



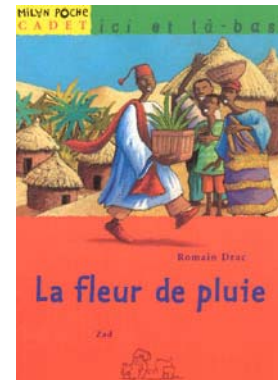
Ce héros, mon ami !

Activité de lancement Série B - réponses

Plus loin que le désert, plus loin que le fleuve et la grande forêt, et même jusqu'à l'océan, s'étend la renommée de Badi Nangué. Ce jeune sorcier habite un tout petit village qui s'appelle Balawa et qui semble perdu, loin, là-bas, au bord du grand désert du Sahara.

Avec sa haute taille et son corps sec comme un tronc d'acacia, Badi Nangué sait donner de la force à ses mots. Regardez-le quand il parle : il roule les yeux sous la chéchia, et agite les longs doigts de ses immenses mains au bout de ses grands bras... Rien que de voir Badi Nangué, les mauvais esprits s'enfuient, terrorisés, des maisons de terre séchées.

Ah vraiment, il a beaucoup de pouvoirs, ce sorcier ! Il connaît la médecine africaine, il sait choisir le moment de planter, de semer, et peut prévoir les jours où la pluie doit tomber.



Je suis aveugle. Enfant, je vivais dans un foyer.

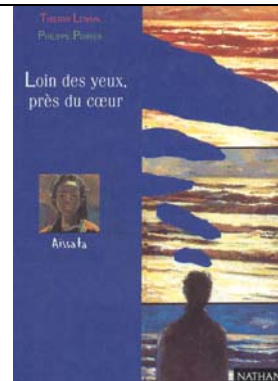
Je dormais au foyer. Je mangeais au foyer. Je jouais au foyer. Je fréquentais l'école du foyer.

Et j'en ai eu marre. Je suis monté parler à la directrice, dans son bureau.

- Je veux partir d'ici, je veux être avec des voyants...

Quelques jours avant l'été, la directrice m'a annoncé qu'elle avait déniché un instituteur prêt à m'accueillir dans son CM2 l'année suivante...

Et c'est là que j'ai rencontré Aïssata...et ce que j'aimais, moi, c'était ce que je lisais dans le cœur d'Aïssata...



Elle dormait le jour, elle sortait la nuit. Elle vivait dans la forêt. Elle y trouvait de quoi manger car, dans les forêts humides et tièdes de cette région où il fait toujours très chaud, beaucoup de fruits poussent sur les arbres, beaucoup de plantes sortent de la terre...

Elle avait un visage agréable à regarder. Sa peau était sombre et ses yeux luisants.

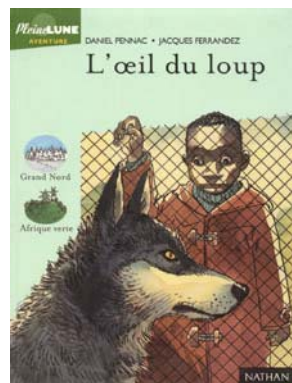
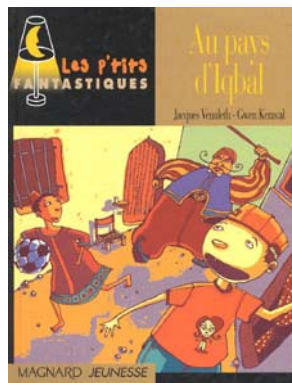
Elle n'avait pas de pieds mais des sabots. C'étaient de petits sabots noirs et fins comme ceux d'une chèvre, séparés par une longue fente.

Elle frappait aux portes, à la nuit tombée, et demandait :

- Quelqu'un parmi vous sait-il où se trouve mon enfant ?

Et la personne qui avait oublié d'avoir peur en ouvrant grande sa porte sur la pénombre, était alors glacée de terreur en découvrant que celle qui cherchait son enfant à la nuit n'avait pas de pieds mais des sabots.



TOC, TOC, TOC ! Maman ouvre la porte. - Ca va mon chéri ? - Mmmh, mmmh. Elle s'approche du lit dans lequel Stéphane est étendu. - Tu ne t'es pas trop ennuyé, mon chéri ? Elle lui passe sa main fraîche sur le front. - Oh, tu es un peu chaud. Tu es un peu rouge aussi. Tu n'as pas trop mal à la gorge ? Stéphane ne répond pas. - De toute façon, le docteur ne va pas tarder. Regarde ce que je t'ai apporté. Elle lui tend un livre. Stéphane jette un coup d'œil : <i>L'Ile au trésor</i> de Stevenson... - Tu sais... je sais que tu adores ce genre d'histoires	
- Qu'est-ce qu'il me veut ? C'est la question que se pose l'animal. Ce garçon l'intrigue. Il ne l'inquiète pas (il n'a peur de rien), il l'intrigue... Le garçon reste debout, immobile, silencieux. Seuls ses yeux bougent. Ils suivent le va-et-vient de l'animal, le long du grillage. L'animal, lui, ne voit le garçon qu'une fois sur deux. C'est qu'il n'a qu'un œil... Il a perdu l'autre dans sa bataille contre les hommes, il y a dix ans, le jour de sa capture... Le pelage bleu de l'animal frôle le grillage. Ses muscles roulent sous sa fourrure d'hiver. Il marche comme s'il ne devait jamais s'arrêter. Comme s'il retournait chez lui, là-bas, en Alaska. A l'aller donc (si on peut appeler ça l'aller), l'animal voit le zoo tout entier, ses cages, les enfants qui font les fous et, au milieu d'eux, ce garçon-là, tout à fait immobile. Au retour (si on peut appeler ça le retour), c'est l'intérieur de son enclos qu'il voit, son enclos vide, car sa compagne est morte la semaine dernière.	
C'est vrai que ce garçon n'a rien d'un monstre. Avec ses cheveux très noirs et très raides collés sur le front, il ressemble à n'importe quel enfant... Il rit, ses dents sont très blanches sur son visage sombre... Il se lève et tapote son vêtement froissé : une longue robe, une sorte de chemise de nuit. - T'inquiète pas, dit-il. J'en ai vu d'autres et des bien pires, là où je travaille ! C'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis enfui. -Travailler... Fuir... Je ne comprends toujours pas de quoi tu parles ! Dis-moi d'abord d'où tu viens. - Je viens de très loin. Je viens du pays où l'on fabrique les ballons. - Ah non, tu exagères... je vais à l'école moi et je sais que les objets sont fabriqués en usine par des machines et même des robots... -Je te jure que je dis la vérité : les ballons comme celui-ci sont presque tous fabriqués dans mon pays, un vrai pays. Les morceaux sont assemblés avec du fil et une aiguille énorme, par des enfants de mon âge. Moi-même j'en ai cousu des milliers.	

Clodobert est un garçon d'un mètre vingt environ, avec le menton en galoche, un gros nez mou, des petits yeux de cochon et des cheveux en tire-bouchon.

Qu'il soit franchement gros et franchement moche, n'est pas le plus grave. Loin de là.

Le plus grave, c'est qu'il n'a pas seulement des yeux de cochon : il en a aussi le caractère. Un caractère de pur cochon.

C'est bien simple : Clodobert râle tout le temps. Du matin au soir et du soir au matin. Et quand il ne râle pas, il ronchonne.

Et quand il ne ronchonne pas, il bougonne. Et quand il ne bougonne pas, il grogne...

Quand Berthe-Marie, sa mère, passe par là, il grogne plus fort pour qu'elle l'entende. Aussitôt bien sûr, elle se précipite :

- Mon pauvre bébé, mon pauvre doudou, mon chouchou, mon chéri que se passe-t-il ?



Ma mamie, c'est elle qui m'a élevée. C'était une vraie mamie, de dessin animé, grosse avec des joues toutes roses. Sauf que dans les dessins animés, les mamies, elles meurent jamais et les enfants, ils grandissent pas...Moi, j'ai plus de tartes, plus de champs et plus tous mes amis du village...Ma mamie est morte et je suis venue habiter ici, avec Papa et sa nouvelle femme, Isabelle. J'ai changé d'école. La ferme où on habitait avec Mamie, je ne peux plus y aller, alors Papa m'a trouvé une colonie de vacances dans la même région, pour me faire plaisir. Mais moi, ça ne me fait pas plaisir. Je ne veux pas y aller. Je veux ma vie d'avant. Et comme c'est pas possible, je ne suis pas contente. Je suis fâchée contre tout. Et je resterai fâchée toute ma vie. J'ai décidé de ne plus m'amuser. Jamais.



Ma mère croit que je suis folle parce que je parle toute seule... Non, je ne parle pas aux murs ! C'est faux ! Et je ne parle pas toute seule : je parle à Dritan.

Et si je lui parle, c'est justement pour ne pas devenir folle. Sans lui, je ne sais pas ce que je deviendrais. Mais je ne veux pas le dire à ma mère.

Dritan est mon meilleur ami, mon seul ami. Je n'aime parler avec personne d'autre parce que personne d'autre ne sait m'écouter comme lui.

A l'école, les autres n'aiment pas jouer avec moi parce que je ne parle pas bien la langue d'ici...

Il y a longtemps que j'habite au Canada, mais je n'y suis pas née. Je viens d'un autre pays. Je l'ai un peu oublié, j'étais trop jeune quand je suis partie. Je crois que je ne savais pas encore parler.



Je me demande ce que mes parents lui trouvent d'intéressant. Ma sœur est petite, laide et brailarde. En plus elle jacasse sans arrêt, elle court comme un singe et elle ne connaît pas la différence entre une rondelle de hockey et un bâton de baseball. Et surtout : elle est détestable. Terriblement, monstrueusement, épouvantablement DE-TES-TA-BLE.

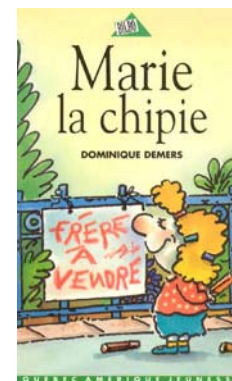
Un exemple ? Samedi dernier, ma sœur voulait emprunter ma superbe balle mauve. Celle qui brille dans le noir et bondit plus haut que le balcon de monsieur Gibelotte, notre voisin. J'ai refusé, parce que ma sœur est un peu tête de linotte. Elle perd toujours tout !

Le jour même, elle s'est vengée.

Pendant que je me faisais extraire une dent au cabinet du docteur Larraché, ma charmante sœur a planté une pancarte devant chez nous.

Et sais-tu ce que cette peste et sa détestable complice Aimée-Soleil-la-nigande avaient demandé à un plus grand frère d'écrire sur cette affiche ?

FRERE A VENDRE !



Alan ne parle pas. Depuis très longtemps. Il n'est pas sourd. Il comprend les paroles des autres mais les mots restent enfermés dans son corps.

« Alan a un blocage » répètent tous les spécialistes.

Annick, sa maman, a dû apprendre la langue des signes pour communiquer avec son fils. Mais Alan, même avec les mains, s'exprime très rarement.

Alan a dix ans, il habite à Belle-Ile, près des côtes de la Bretagne. Non loin de là, un pétrolier en difficulté s'est brisé en deux et sa cargaison de fuel se déverse dans l'océan...

Depuis cinq jours, des oiseaux mazoutés viennent s'échouer sur Belle-Ile. Sur la plage, Alan aperçoit un petit corps noir et gluant battant maladroitement des ailes... Alan réussit à lancer un grand chiffon sur lui. Puis il soulève doucement le tissu et observe l'oiseau... Au fond de lui, Alan prie pour que l'oiseau ne meure pas.



- Je ne partirai pas d'ici !

Le sourire de mon père s'est effacé d'un coup. Il m'a lâché, a dit :

- On en reparlera.

Pour moi, c'était tout vu ! Cette maison, j'y étais venu tout petit. Ma chambre, c'était mon père qui l'avait faite. Avant, il n'y avait pas de mur. La moquette bleu azur, c'était grand-mère qui l'avait choisie avant de nous quitter pour rejoindre le ciel...

Et puis tout contre ma fenêtre, il y avait le marronnier. Ses branches venaient jusqu'au carreaux. L'été, j'ouvrais en grand et de ma chambre, je me glissais dans l'arbre. Près du tronc, il y avait un nœud où on pouvait s'asseoir. C'est là qu'avec Sabine on avait passé tous les jours de notre dernier été ensemble, avant qu'elle déménage... Le dernier jour, on avait juré de se marier.

Souvent, de ma fenêtre, je regardais le nœud qui gardait nos secrets de l'été, je pensais à Sabine et ça me piquait doucement le cœur. Alors partir en laissant la moquette bleue de grand-mère, en laissant l'arbre et le nœud de Sabine, jamais !

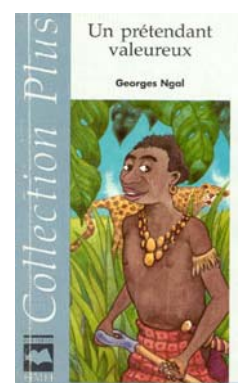


Chez moi, je suis élevée comme dans la ouate. Couvée comme un petit poussin. Dorlotée comme une poupée de porcelaine... Ca n'a pas toujours été comme ça. C'est seulement depuis l'hiver passé, quand j'ai eu mon accident de planche à neige. Maintenant, ma mère, mon père et mes cinq frères se sentent obligés de toujours me tourner autour. Des vraies mouches. Collantes et tannantes... Ils s'imaginent que je ne peux plus rien faire toute seule. Que je fais pitié. Ce n'est pas vrai ! Et je veux leur prouver le contraire. Voilà pourquoi je frétille de joie à l'idée d'aller une semaine au Camp des Dégourdis. Ce sera pour moi la plus formidable, la plus extraordinaire, la plus sensationnelle des chances pour montrer à ma famille que je suis capable d'être autonome.



Les yeux de l'étranger ne quittent pas un instant les filles. Il pose le regard tour à tour sur chacune d'elles comme pour les dévisager. Il les explore, les scrute, les dévore des yeux. Leur beauté est si extraordinaire qu'il en boit l'éclat avec volupté. Il n'arrête pas de les fixer...

- Ah tu es en train de regarder nos enfants ? dit le père.
- Oui, répond l'étranger. Elles sont d'une beauté angélique. Je voudrais savoir laquelle est l'aînée, laquelle est la deuxième et laquelle est la benjamine.
- Pourquoi veux-tu savoir cela ?
- Elles sont si belles que je ne peux me fatiguer de les dévorer des yeux. Des anges seraient-ils descendus sur terre ?
- Non, mes enfants sont de pauvres petites mortelles. Mais pourquoi veux-tu absolument les connaître ? Aurais-tu envie de demander l'une d'elles en mariage ?



Soudain entre dans le restaurant un homme un peu voûté, portant les cheveux en broussaille et de grosses lunettes. Il se cherche une place dans un coin retiré. Il n'a pas l'air d'être de ce monde. De temps en temps, il se gratte la nuque et se tient souvent le front comme s'il réfléchissait beaucoup... Il est si distrait que, par deux fois, au lieu de piquer la nourriture dans son assiette, il met la fourchette dans son verre d'eau.

Bertholo le baptise : « le Penseur ». Il avait noté sa présence le matin sur la petite plage du restaurant. « Le Penseur » tenait un document déroulé et son regard allait de celui-ci à la crique située à l'est de chez Jonas.

- Je suis Monsieur Rateau, français, dit « le Penseur ». J'écris un livre sur la colonie française de Saint-Domingue. Comme je vous l'ai dit, au cours de mes recherches dans les archives de France, j'ai découvert que de nombreux colons, avant de quitter la colonie, y avaient enfoui leurs richesses. C'est ainsi que j'ai mis la main sur un plan très net. En le comparant aux cartes de l'île, j'ai déduit que le point de départ devait être non loin de ce petit restaurant. Je suis là pour en déterminer l'emplacement exact...

